

« Le monde d'après...¹ »

Mardi 17 mars 2020 matin. Des centaines de personnes se ruent vers l'invisible et stockent l'imprévisible. Certaines se battent dans les rayons des supermarchés. Violence et dévouement cohabitent. Quelque chose, qui pourtant était annoncé, redouté, soudain s'officialise, s'actualise². La loi s'impose à tous mais c'est peut-être la première fois que nous pouvons tous sentir, dans nos corps, l'entrave de son poids.

Être confiné, c'est avoir la « même limite », la « même frontière ». C'est ne plus avoir de lignes de fuite. Alors certaines personnes, très vite, quittent les villes vers un ailleurs, comme pour traverser et supporter ce qu'elles pressentent déjà comme insupportable.

Des gens courent. Tentent d'attraper un dernier train. D'autres se trouvent, du jour au lendemain, sans avoir la possibilité de retourner sur leur lieu de travail. C'est un jour sans lendemain.

Mardi 17 mars 2020 midi. Un « confinement parti pour durer ». Étrange perception que celle d'une réalité soudainement « nouvelle ». Une métamorphose malgré soi, imposant un « tout-contre-soi³ ». Et puis très vite à nouveau l'idée que cette injonction est certes une contrainte, nécessitant une contre - partie de nous-mêmes [c'est-à-dire céder une partie de notre liberté] mais que c'est pour le bien des autres et donc de nous-mêmes...

Confinement. Cette réalité peut-elle être une réalité malgré nous ? Et peut-on alors, dans le cadre du confinement évoquer une réalité partagée ? Un confinement pour tous ne veut pas dire que nous sommes en mesure de vivre tous, et de la même manière, le même confinement. Officiellement, seuls quelques-uns, parmi lesquels les soignants, sont autorisés à rompre momentanément ce temps fermé. La vie dans certaines cités s'embrase. La perspective de confinement, dans cette économie souterraine, fait apparaître au grand jour ces réseaux. D'autres, à l'inverse, basculent dans un isolement encore plus important. Pouvait-on imaginer que les portes du confinement enfermeraient ceux qui déjà n'avaient plus d'horizons ? Qui va venir nourrir et protéger les plus fragiles ? Si la solidarité doit être appréhendée, en premier lieu, dans sa valeur en tant que principe social, il convient de souligner que le confinement implique, par certains aspects, des tensions, voire des

¹ Nous prenons ici le parti d'évoquer ces expressions souvent entendues dans les médias : « il faut penser au monde d'après » et « il faut se préparer au monde d'après ».

² Dans une proposition d'un double sens du verbe actualiser : devenir actuel et être dans toutes les actualités, (dans l'acception ici des médias).

³ Un rapport à soi trop près de soi-même, comme confronté soudainement à soi, sans rôle à jouer : bref, le sentiment d'être démasqué et embusqué. Le confinement nous semble, par certains aspects, réduire la possibilité d'un « faux self ».

possibilités de paradoxes. En effet, le confinement, dans son principe même, nous lie aux autres dans ce que nous pourrions nommer « un sort partagé⁴ ». Le poids de l'imposé dresse subitement le sentiment d'un sort « commun ». Dans les médias, il est étrange de constater que chaque personne qui vient témoigner commence par cette phrase : « comme tout le monde je suis confiné... ». Qui est cet autre qui est comme tout le monde ? Un sort commun ne veut aucunement signifier un sort identiquement partagé. Le confinement nous oblige. Mais quelle est cette nouvelle figure d'une solidarité, qui certes nous unit par l'obligation qui nous tient et qui, dans le même temps, coupe tous nos liens ?

Insidieusement le confinement des corps devient le confinement des mots. Très vite il nous faut faire le constat d'une actualité qui peine à se renouveler. Nous entendons en boucle les mêmes messages et les écoutons, tapis à l'affût de ce qui ne doit pas nous échapper, de ce qui peut apparaître encore comme une « nouvelle ». Les mots eux-mêmes se couvrent d'un sens que l'on tente de décrypter en s'interrogeant sur ce qu'ils taisent. « Nous sommes en guerre ».

« Nous sommes en guerre ». Mais où est l'ennemi ? Il nous faut plusieurs jours pour prendre du recul et critiquer cette formule⁵, comme si l'ordre du confinement venait réduire le champ de notre pensée et celle de notre autonomie. Quelque « chose » dans le monde s'est arrêté. Ce mot, « chose », ne convoque pas l'ennemi mais énonce une incertitude innommable, qui étrangement s'accroît, comme si plus rien désormais ne pouvait empêcher la diffusion, la propagation, d'un mal que nous ne voyons pas mais dont nous partageons la conviction⁶. C'est une marée d'incertitude. Le temps de l'émotion laisse place au temps du sentiment. Comment expliquer cette sensation, inconfortable, d'un identique qui désormais n'a de cesse de se reproduire ? Tous ces messages d'alerte, à heure régulière, sont-ils encore des messages ou ne sont-ils plus désormais que des alertes désincarnées, quittées par leurs propres messagers pourtant censés les transporter ? Un son strident [« alerte corona virus »] devient un signifiant qui s'entremêle au signifié de l'alerte. Nous mettre en alerte, nous enjoindre à la vigilance sans que le danger soit toujours vraiment représentable. Notre quotidien est hanté par une présence qui ne se donne pas à voir directement. Pourtant les victimes sont nombreuses, un décompte tombe chaque jour. C'est donc cela la figure de l'irreprésentable ? Alors, il nous faut tenter de nommer. Car nommer ce que nous ne

⁴ Qui n'est pas un sort partageable.

⁵ Non, nous ne sommes pas en guerre : une pandémie n'est pas une guerre.

⁶ En dehors de quelques personnes, « fabricants » de rumeurs et de désinformations (cf. « Ce n'est qu'une gripette ! »)

maîtrisons pas, c'est déjà une façon de garder le contrôle sur la vie, sur nos vies... Mais les vies nous échappent, celles des plus fragiles d'abord, mais aussi celles des médecins, des soignants. Arrive le jour où presque chacun d'entre nous finit par être concerné, c'est-à-dire par au moins connaître dans son entourage quelqu'un qui est tombé⁷ malade, voire qui est décédé. Ainsi nous pouvons ne pas être en guerre et pourtant voir s'approcher un ennemi sans visage...

Confinement. Des mots reviennent, un mot change même de genre. Le Corona devient le COVID, puis la COVID⁸. Chacun se familiarise avec des traitements jusque-là exclusivement connus des soignants et de certains patients, touchés par des maladies chroniques. La course aux protocoles débute avec, là encore, ses moments de solidarité et ses batailles. Les messages s'enchaînent au gré des contradictions. L'insécurité est totale quand le discernement est « mal-traité ».

Confinement. Confinement du temps. Confinement de nos jours qui parfois donnent l'impression de se répéter. Pourquoi cette période de confinement⁹ nous a-t-elle amenés à nous questionner sur le « monde d'après » ? Et n'avons-nous jamais été aussi proches du « monde d'après » que ce que nous le sommes aujourd'hui¹⁰ ? Sommes-nous déjà au « monde d'après » ou est-il finalement toujours à venir ? Il est en effet étrange de constater que dès le début de cette période dite de « confinement », l'idée d'un à-venir, s'est trouvée convoquée sous le terme du « monde d'après ». Le climat collapsologique de certains jours semblait souvent le teinter d'une dimension mortifère et irrémédiable, scandé par la sentence d'un : « plus rien ne sera désormais comme avant ! ». Il y avait finalement davantage l'ombre d'un après-monde que celle d'un nouveau monde à venir. Ce « monde d'après » ne vient pas qualifier, ni annoncer, un monde de projet et encore moins l'horizon d'un monde meilleur. Il vient dire notre échec à vivre le présent. Les choses se ferment devant nous. Les injonctions quasi paradoxales se répètent dans un langage habité trop souvent par l'absence de communication : « il faut nous préparer », « il faut dès maintenant penser au monde d'après ». Mais pouvons-nous jamais être suffisamment préparés ? *In fine* est-il seulement possible d'être préparé à l'imprévisible ?

Confinement. Nous sommes aujourd'hui au « monde d'après »¹¹... Et ce terme disparaît des médias : le « monde d'après » n'est plus... Force est de constater que nous parlons, depuis

⁷ « Tomber malade » dit bien ici, dans ce contexte de la COVID, combien les victimes tombent soudainement.

⁸ Du fait du féminin de *disease*.

⁹ En dehors ici de l'extrême gravité de la crise sanitaire.

¹⁰ Entendre par là, depuis la fin du confinement le 11 mai.

¹¹ Formule que bien sûr nous critiquons.

le 11 mai, de la « fin du confinement ». Nous n'évoquons pas le début d'une nouvelle « aire¹² » et encore moins le début de ce « monde d'après » tant annoncé. Ce constat mérite une petite rétrocession temporelle : rappelons-nous. N'y a-t-il pas finalement dans certains de ces moments passés quelque chose d'inénarrable ? Faisons chacun l'effort de reprendre les cours des événements depuis le 17 mars... Et voilà déjà que bien des choses échappent à nos mémoires individuelles alors que chacun d'entre nous s'était persuadé de l'empreinte définitive que le confinement aurait sur nous.

« Le-monde-d'après » était-il une tentative ultime, et le plus souvent inopérante, de remettre du rythme dans nos vies suspendues à l'unisson ? De faire face à un sentiment de rétrécissement du monde, comme si subitement le monde nous était extérieur ? Convoquer le « monde d'après » nous permettait-il alors de mieux supporter le présent ou à l'inverse de nous préparer « psychiquement » au pire¹³ ? N'enfermons pas trop vite notre mémoire, « le futur s'écrit dans les fragments du passé.¹⁴ »

S. Benkhelifa

27/05/2020

Chaire Valeurs du soin. Université Jean Moulin Lyon 3.

¹² Que nous pourrions effectivement nommer une « nouvelle ère » mais que nous choisissons de nommer ainsi dans la perspective d'une « aire transitionnelle ». Penser l'après-monde peut nécessiter de passer par une « aire-entre-deux-mondes », un espace à la fois potentiel et interstitiel, qui nous permettrait d'être mieux préparés à notre mondanité qui désormais s'ancre, se réinscrit, dans un présent presque redevenu nôtre...

¹³ C'est-à-dire de commencer à évoquer la possibilité d'une nouvelle crise après la crise sanitaire.

¹⁴ Erwin Panofsky.